

MAMCO GENEVE

30.05-09.09.18

DOSSIER DE PRESSE

Rasheed Araeen, *Une rétrospective*

Vaclav Pozarek

*We Began by Measuring Distance*

Cabinet d'arts graphiques

Julije Knifer

**Vernissage : mardi 29 mai 2018 à 18h**

**10, rue des Vieux-Grenadiers, 1205 Genève**



# COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Rasheed Araeen, *Une rétrospective*

Vaclav Pozarek

*We Began by Measuring Distance*

Cabinet d'arts graphiques

Julije Knifer

**Vernissage : mardi 29 mai 2018 à 18h**

**Conférence de presse: mardi 29 mai 2018 à 11h**

Cet été, le MAMCO inaugure, à l'occasion de la rétrospective consacrée à l'artiste d'origine pakistanaise Rasheed Araeen, un premier volet de sa réflexion sur l'internationalisation de son corpus exposé et de l'émergence d'une histoire mondiale de l'art.

## RASHEED ARAEEN

Le rapport politique que Rasheed Araeen entretient avec les formes dites « minimales » et son engagement dans la théorie postcoloniale confèrent à sa pratique une valeur exemplaire dans le processus de « décolonisation » de l'histoire de l'art de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. L'hégémonie occidentale des institutions muséales et historiographiques a en effet imposé le mythe d'un « musée d'art moderne universel », dont on mesure aujourd'hui le caractère proprement idéologique. Ce sont donc aussi bien les résonances d'une logique évolutionniste et progressiste de l'histoire de l'art que les contextes culturels considérés qui sont aujourd'hui mis en question par l'intégration d'autres récits.

Rasheed Araeen est né en 1935 à Karachi (Pakistan), où il réalise, sans éducation artistique formelle, ses premiers travaux dans les années 1950 qui attestent déjà son intérêt pour des compositions géométriques aptes à traduire des impressions. Lorsqu'il arrive à Londres en 1964, diplômé d'ingénieur en poche, Araeen est frappé par les sculptures en métal coloré d'Anthony Caro. A la fin des

années 1960, il aura développé son propre langage, basé sur l'usage de formes simples et la notion de symétrie, comme l'attestent les premières *Structures*. Ces sculptures, outre leur aspect constructif et minimal, invitent également à la relation avec le spectateur, qui peut parfois en modifier l'arrangement. La rétrospective, qui couvre près de 60 ans de travail, conduit le visiteur à travers cinq chapitres, des œuvres des années 1950 aux sculptures des années 1960 et 1970, et, suite à son engagement politique de plus en plus affirmé dans les années 1980, des séries de panneaux cruciformes des années 1980-1990 à ses travaux les plus récents réunis sous le titre de *Homecoming*.

Ainsi que l'explique Nick Aikens, la pratique d'Araeen n'a de cesse de repenser les affirmations formelles, idéologiques et politiques du modernisme euro-centrique. Cette interrogation est au cœur de sa pratique, tant artistique qu'intellectuelle. Elle nourrit aussi bien son engagement dans le mouvement des Black Panthers en 1972 que la fondation de la revue *Third Text* en 1987. Elle sous-tend ses performances des années 1970 et ses *Structures* para-minimales. Elle débouche également sur les autoportraits identitaires du début des années 1980 et sur les compositions photographiques de la même décennie. Et, comme nous le rappellent les peintures de la récente série *Opus* inspirées par les arts décoratifs islamiques, Araeen répond aux prétentions universalistes du modernisme occidental par l'affirmation de l'origine hétérogène du langage abstrait.

Pour autant, l'impératif de la globalisation d'intégrer la « différence » ne suffit pas à résoudre les problèmes d'une idéologie dominante. Ce qui est en jeu, du point de vue d'un musée tel que le MAMCO, c'est bien plutôt de mesurer comment la prise en compte de ces différences modifie notre compréhension des formes et des pratiques que nous conservons. C'est sur notre conception de l'historiographie récente, du découpage de ses périodes tout autant que des contours esthétiques appliqués aux mouvements artistiques considérés, que ces réflexions doivent porter. Comment voyons-nous, par exemple, les ensembles que le musée conserve de Siah Armajani (\*1939), artiste d'origine iranienne émigré aux États-Unis, ou de Julije Knifer (1924-2004), artiste d'origine croate basé à Paris, à travers le prisme de l'exposition de Rasheed Araeen ? L'équation que l'artiste pakistanais établit entre symétrie et démocratie peut-elle servir à éclairer la symbolique au cœur du travail d'Armajani ? L'ironie présente dans ses *Structures* recombinaisons n'évoque-t-elle pas le regard que les membres du groupe Gorgona, auquel participe Knifer entre 1959 et 1966, portent sur la création ? Bref, est-il possible pour le musée de construire d'autres outils conceptuels, d'autres catégories esthétiques, d'autres récits du temps court que nous envisageons en exposant ces artistes, c'est-à-dire en s'exposant à ces formes ?

#### VACLAV POZAREK

Ces questions sont au cœur des nouvelles expositions de la séquence d'été 2018, parmi lesquelles celle consacrée à l'artiste d'origine tchèque Vaclav Pozarek qui invite à mesurer l'impact de l'art d'Europe de l'Est (avant la chute du Mur) sur le vocabulaire abstrait d'un artiste actif en Suisse depuis le milieu des années 1970.

Après des études de cinéma à Prague, Vaclav Pozarek (\*1940, Budweis, aujourd'hui République Tchèque), part à Hambourg et à

Londres. Il s'inscrit alors à la Saint Martins School of Art, dans l'atelier d'Anthony Caro, avant de s'installer à Berne. C'est son intérêt pour l'art concret et notamment pour Richard Paul Lohse qui l'attire d'abord en Suisse. Là, il développe une singulière synthèse des principes constructivistes et des questions de l'application des arts au réel. Il privilégie la sculpture et le dessin, mais il a aussi réalisé des installations, des photographies et des films. Pour ses expositions personnelles, Pozarek dessine souvent des logotypes, comme il l'a fait pour celle du MAMCO qui se déploie sur plus de 500m<sup>2</sup> au 2<sup>e</sup> étage et rassemble une quarantaine d'œuvres datant des années 1970 à nos jours.

Ses sculptures oscillent entre abstraction et « objets concrets » : les proportions renvoient tour à tour à une forme élémentaire et à un meuble singulier, tandis que certains assemblages dénotent une menuiserie sophistiquée ou évoquent un lambris. Les dessins apparemment abstraits revêtent une dimension indicielle, à la manière d'un plan d'architecture ou de l'ornementation d'une façade. S'il semble s'inscrire dans une histoire de la sculpture minimale qui s'est définitivement affranchie de la représentation mimétique ou du socle, Vaclav Pozarek corrompt cette orthodoxie moderne par le recours à des techniques artisanales et des références vernaculaires.

#### *WE BEGAN BY MEASURING DISTANCE*

Une sélection d'œuvres de la collection de la Sharjah Art Foundation, institution de référence au Moyen-Orient, organisée par sa directrice Hoor Al Qasimi, répond à une invitation d'élargir le cadre de référence des pratiques considérées au MAMCO et d'organiser une série d'échos à la rétrospective de Rasheed Araeen. Elle permet de découvrir, pour la première fois en Suisse, des artistes tels que Hassan Sharif, Iman Issa et Basma Al Sharif.

## CABINET D'ARTS GRAPHIQUES

Enfin, cet été marque aussi l'ouverture d'un Cabinet dédié à des pratiques exogènes à l'art, telles que l'illustration et la bande-dessinée, mais dont les productions ont partie liée avec des formes d'expression enregistrées dans le domaine artistique. Après un espace consacré à la nébuleuse Fluxus et construit autour des archives Ecart, puis d'un Cabinet de poésie concrète, ce troisième lieu, ni permanent ni éphémère, est conçu comme une interface entre les expositions présentées au MAMCO et un champ de création qui résonne avec le terrain local. C'est en effet en 1827 à Genève, avec Rodolphe Töpffer, que l'on fait couramment remonter l'origine de la bande-dessinée. La présence de nombreux auteurs et la mise en place de nouvelles formations à travers l'ESBD vont permettre de développer une chambre de résonance entre le musée et la cité. La programmation de ce Cabinet, confiée à Fabrice Stroun, est inauguré par la présentation de travaux du Japonais Yûichi Yokoyama, choisis en collaboration avec Mathis Gasser.

# Julije Knifer

L'exposition est organisée par Lionel Bovier et Sophie Costes

Julije Knifer, né en Croatie en 1924, s'est établi en France au début des années 1990, d'abord à Sète, puis à Paris, où il décède en 2004. Il a étudié de 1950 à 1956 à l'Académie des Beaux-Arts de Zagreb, où il découvre l'abstraction, notamment à travers le Suprématisme russe. Le travail que Knifer développe depuis cette époque est souvent associé à une forme d'art «concret», dont l'après-guerre européenne connaît de nombreuses variantes, qu'il s'agisse par exemple du Groupe Zéro ou de François Morellet.

Julije Knifer participe, entre 1959 et 1966, à Gorgona, un regroupement informel d'artistes, poètes et critiques, qui refusent tout programme et cherchent à démystifier l'expérience esthétique. Dans leur projet, le statut matériel de l'œuvre est moins important que l'idée et la pratique artistique ne peut être séparée de la vie. La revue *Gorgona*, publiée jusqu'en 1966 servait à diffuser ces positions dans l'ex-Yougoslavie et l'Europe de l'Est en général.

A partir de 1960, les œuvres de Julije Knifer se concentrent sur une forme qui alimentera désormais tout son travail: les méandres. Sur toile comme sur papier, la composition, la plupart du temps réduite à une palette en noir et blanc, s'organise dès l'abord comme une série de variantes. En commentant ce principe sériel, l'artiste décrivait son parcours comme «sans progression ni régression» et déclarait volontiers qu'il «avait sans doute déjà réalisé sa dernière œuvre et pas encore ses premières»...

A un examen plus attentif, les méandres suivent un rythme qui résulte de la disposition de séquences verticales. Les œuvres, parfois des diptyques ou des polyptyques, s'appellent les unes les autres, dans un sché-

ma d'organisation collective. Elles invitent également à une expérience de la temporalité, tant le regard parcourt le chemin que dessinent les formes.

Le MAMCO possède plusieurs œuvres de l'artiste, offerte par sa succession, qui y a aussi déposé un ensemble important de dessins et de tableaux.



# MAMCO GENEVE

## Contact presse

Pour vos demandes d'information et de visuels,  
merci de vous adresser au service presse:

Office de presse  
presse@mamco.ch  
tél. +41 22 320 61 22

## Informations

MAMCO  
Musée d'art moderne et contemporain, Genève  
10, rue des Vieux-Grenadiers  
CH-1205 Genève

tél. +41 22 320 61 22  
fax +4122 781 56 81

[www.mamco.ch](http://www.mamco.ch)

Le musée est ouvert du mardi au vendredi de 12  
à 18h, tous les premiers mercredis du mois  
jusqu'à 21h, samedi et dimanche de 11 à 18h.

Tarif normal CHF 15.-  
Tarif réduit CHF 10.-  
Tarif groupe CHF 5.-

## Partenaires

Le MAMCO est géré par la FONDAMCO qui réunit la Fondation MAMCO, le Canton et la Ville de Genève.  
Le MAMCO remercie l'ensemble de ses partenaires publics et privés et, tout particulièrement, JTI et la  
Fondation de Famille Sandoz, ainsi que la Fondation de bienfaisance du Groupe Pictet, la Fondation  
Coromandel, la Fondation Lombard Odier, la Fondation Valeria Rossi di Montelera, la Loterie Romande,  
Mirabaud & Cie SA, Richemont et Sotheby's.

Les expositions ont reçu le soutien de la Fondation Stanley Thomas Johnson, de la Fondation Ernst  
Göhner, de la Sharjah Art Foundation et de la Fondation Leenaards.

Partenaires médias: Le Temps, Agefi

Partenaire hôtelier: Le Richemond

Partenaires: Belsol, Café des Bains, La Clé, Payot, les Transports Publics Genevois, Chemiserie Centrale



MAMCO GENEVE  
30.05.18-09.09.18